

LA PARABOLE DES TALENTS.

Il en est du fils de l'homme comme d'un homme qui, s'en allant en voyage, appela ses serviteurs et leur remit ses biens. Il donna à l'un cinq talents, à un autre deux, à un autre un seul, à chacun selon ses forces ; puis il partit aussitôt.

Or celui qui avait reçu cinq talents alla en trafiquer, et il gagna cinq autres talents. Celui qui en avait reçu deux fit de même, et en gagna deux autres. Mais celui qui n'en avait reçu qu'un alla creuser dans la terre, et y cacha l'argent de son maître.

Longtemps après le maître de ces serviteurs revint, et entra en compte avec eux. Alors celui qui avait reçu cinq talents vint et présenta cinq autres talents, en disant : maître, tu m'as remis cinq talents ; en voici cinq autres que j'ai gagnés de plus. Son maître lui dit : cela va bien, bon et fidèle serviteur ; tu as été fidèle en peu de chose, je t'établirai sur beaucoup : entre dans la joie de ton seigneur.

Celui qui avait reçu deux talents vint et dit : maître, tu m'as remis deux talents ; en voici deux autres que j'ai gagnés de plus. Son maître lui dit : cela va bien, bon et fidèle serviteur ; tu as été fidèle en peu de chose, je t'établirai sur beaucoup : entre dans la joie de ton seigneur.

Celui qui n'avait reçu qu'un talent vint aussi et dit : maître , je savais que tu es un homme dur , moissonnant où tu n'as point semé , et amassant où tu n'as point répandu ; et ayant peur , je suis allé cacher ton talent dans la terre ; voici , tu as ce qui est à toi. Son maître lui répondit : méchant et paresseux serviteur , tu savais que je moissonne où je n'ai point semé , et que j'amasse où je n'ai point répandu ? il te fallait donc donner mon argent aux banquiers , et à mon retour j'aurais retiré mon bien avec l'intérêt.

Otez-lui donc le talent et le donnez à celui qui a les dix talents. Car à tout homme qui a il sera donné , et il aura encore davantage ; mais à celui qui n'a pas , cela même qu'il a lui sera ôté. Jetez le serviteur inutile dans les ténèbres de dehors ; là seront les pleurs et les grincements de dents.

(MATTH. , XXV , 44-30.)

Le but général de cette parabole est de nous enseigner l'usage que nous devons faire des dons de Dieu , et les conséquences de cet usage , suivant qu'il aura été bon ou mauvais , conforme ou contraire à sa volonté.

« Il en est du fils de l'homme comme d'un homme qui , s'en allant en voyage , appela ses serviteurs et leur remit ses biens. »

Cet homme qui laisse momentanément sa maison pour aller en voyage , c'est ce Jésus à qui « toute puissance a été donnée dans le ciel et sur la terre ; » son absence , c'est son élévation au ciel après sa résurrection ; son retour sera le second avènement de Christ pour juger le monde. Ainsi l'état de choses actuel est une absence , un éloignement momentané du maître du monde. Quand le chef d'une maison est absent , il peut

arriver qu'il se passe dans la maison certains désordres ; mais ces désordres ne sont que pour un temps, et l'ordre sera rétabli à son retour. De même dans l'économie actuelle il y a une confusion momentanée qui indique l'absence du maître : agissant comme un homme éloigné de sa maison, Dieu laisse volontairement une certaine latitude au désordre ; il permet parfois que le mal triomphe, et que ses serviteurs fidèles soient opprimés par ses ennemis ; il permet que la souffrance et la joie, les succès et les revers semblent distribués au gré d'un hasard injuste et aveugle ; il permet que tout se passe quelquefois dans le monde comme s'il n'y avait point de providence, ni de justice divine. Mais ce désordre n'est que pour un temps ; c'est une absence du maître, c'est un voyage qui aura son terme. Apprenons donc à considérer toutes choses en vue de ce prochain retour, et à constamment agir dans l'attente de notre divin chef. Que la pensée de ce retour de Jésus, qui doit rétablir l'ordre dans sa maison, allège pour nous le fardeau des épreuves de la vie, et qu'elle nous soit aussi un puissant stimulant à la sanctification. Notre maître est absent, mais il reviendra : veillons donc et purifions nos cœurs dans l'attente de son retour !

« Il donna à l'un cinq talents, à un autre deux, à un autre un seul : à chacun selon ses forces ; puis il partit aussitôt. »

Le talent était une monnaie romaine qui valait en-

viron cinq mille francs de la nôtre. Par cette somme d'argent, que le maître de la maison remet à ses serviteurs pour la faire valoir en son absence et à son profit, Jésus a voulu représenter tous les dons que Dieu nous confie pour les employer à l'avancement de son règne, soit chez nous-mêmes, soit chez les autres. La santé, la richesse, le temps, l'influence, l'autorité, le talent, la prédication de l'évangile, la possession de la parole de Dieu, en un mot tout ce que nous possédons soit en dons naturels, soit en privilèges acquis, toutes ces choses sont autant de talents que Dieu nous confie pour les faire valoir à son profit, pour les employer à le glorifier. Il n'y a point ici de distinction entre les bénédictions temporelles et les dons spirituels, parce que dans l'état normal tout dans notre vie doit également être consacré à la gloire de Dieu, suivant cette parole d'un apôtre : « quelque chose que vous fassiez, faites tout pour la gloire de Dieu. » Ne considérez donc point comme vous appartenant en propre, et comme destinés exclusivement à votre satisfaction personnelle, les privilèges temporels ou spirituels dont vous jouissez : ce ne sont pas vos propres biens, ce sont les biens du Seigneur ; il les a mis entre vos mains pour que vous les fassiez valoir d'une manière conforme à ses intérêts : vous n'en êtes que les économes et les dispensateurs. — Remarquez que ces biens du Seigneur sont distribués entre les hommes d'une manière inégale : à l'un il donne cinq

talents, à un autre deux, à un autre un seul. Cette inégalité entre donc dans les vues de Dieu, et ceux-là vont contre les vues de Dieu qui prétendraient, dans leur aveuglement, tout niveler, faire toutes les parts égales dans les sociétés humaines. Jusqu'à la venue du Seigneur au dernier jour, il y aura des différences dans les positions sociales, comme il y a des hommes plus ou moins favorisés de la nature, soit dans leurs facultés physiques, soit dans leur puissance intellectuelle. Cette inégale répartition des dons de Dieu, qui peut sembler choquante au premier abord, n'a pourtant rien d'injuste en réalité : car Dieu ne demande à chacun qu'en raison de ce qu'il lui a donné ; et tous, quel qu'ait été leur lot primitif, peuvent prétendre à la même récompense finale, comme nous le voyons par la suite de cette parabole. « Plus il aura été confié à quelqu'un, plus il lui sera redemandé. » Toutes les différences, petites ou grandes, dans la répartition des dons de Dieu, toutes ces nuances innombrables de jouissances, de santé, de facultés physiques ou intellectuelles, de privilèges temporels ou spirituels, le Seigneur les connaît, il en tient une note exacte, il les pèse dans la balance de sa justice ; et le compte qu'il nous demandera au dernier jour sera le résultat minutieusement fidèle, rigoureusement équitable de notre position ici-bas. Cette pensée, faite pour encourager ceux qui ont peu reçu, doit effrayer au contraire ceux qui ont reçu beaucoup. Ainsi, dans l'ordre natu-

rel, l'homme doué d'une intelligence vulgaire aura évidemment à rendre un compte moins sévère que l'homme de talent ou de génie. Dans l'ordre social, le pauvre rendra un compte moins sévère que le riche; l'homme d'une classe inférieure et d'une position obscure, un compte moins sévère que le législateur ou le magistrat. Dans l'ordre religieux, le païen, qui vit et meurt sans avoir appris à connaître l'évangile, rendra un compte moins sévère que l'homme qui eut le privilège de naître dans un pays chrétien. Parmi les chrétiens eux-mêmes, le catholique romain, qui n'a entre les mains qu'un évangile altéré, défiguré par un mélange impur de superstitions humaines, rendra un compte moins sévère que le protestant évangélique, qui possède la parole de Dieu dès son enfance et l'entend annoncer dans sa pureté. Le protestant né dans un temps d'indifférence religieuse, comme celle qui marqua la fin du siècle dernier, rendra un compte moins sévère que le protestant qui aura vécu dans un temps de réveil religieux. Il suit de là que nul n'aura un compte plus sévère à rendre au dernier jour que nous, mes bien-aimés frères; nous qui, nés dans un pays chrétien et dans la communion évangélique, sommes contemporains du réveil religieux le plus admirable qui ait eu lieu depuis la Réformation. Nous sommes le serviteur qui a reçu en dépôt cinq talents: n'oublions pas qu'il nous faudra présenter cinq autres talents à notre maître au dernier jour.

« Or celui qui avait reçu cinq talents alla en trafiquer, et il gagna cinq autres talents. Celui qui en avait reçu deux fit de même, et en gagna deux autres. »

Il y a une œuvre de l'homme qui doit concourir avec celle de Dieu ; il faut que nous soyons « ouvriers avec Dieu, » selon l'expression de l'apôtre. Dieu nous fournit le talent, mais c'est à nous de le faire valoir. Si tout est grâce dans l'œuvre de notre salut, toutefois le Seigneur veut que nous entrions dans cette œuvre pour une part active et volontaire. Rien n'est plus actif que la vie chrétienne. Voyez les peines que se donne un négociant pour faire valoir et augmenter sa fortune : comme il met à profit toutes les occasions de gain, comme il prévoit et éloigne toutes les chances de perte, comme il prend jusque sur ses repas et sur son sommeil pour allonger le temps du travail, comme il consacre tous ses soins, toutes ses forces, toute son activité, toute sa vie à un seul but, celui de s'enrichir : voilà l'image de ce que vous devez faire dans l'ordre spirituel à l'égard des talents que Dieu vous a confiés. Vous avez le privilège d'entendre régulièrement la prédication de l'évangile : c'est un talent qui vous est confié par le Seigneur, faites-le valoir fidèlement. Ne vous contentez pas d'entendre la parole de Dieu, mais recevez-la dans votre cœur, appliquez-la aux besoins de votre âme, mettez en pratique ce que vous entendez. Vous possé-

dez la santé : c'est un talent qui vous est confié par le Seigneur, faites-le valoir fidèlement. Employez à son service et pour sa gloire ces forces qu'il renouvelle chaque jour; profitez-en pour travailler activement à faire du bien autour de vous; ne vous endormez point dans une molle oisiveté, et n'attendez pas que la maladie ou la mort vienne vous ôter les moyens de travailler pour votre maître divin. Vous avez reçu en partage une certaine portion des biens de ce monde : c'est un talent qui vous est confié par le Seigneur, faites-le valoir fidèlement. Gardez-vous avec soin de l'avarice, et aussi de la prodigalité; n'employez pas votre fortune exclusivement pour vos jouissances personnelles; consacrez à Dieu votre superflu, en l'employant soit à répandre les dons de la charité, soit à soutenir les œuvres chrétiennes qui ont pour but l'évangélisation du monde; rappelez-vous qu'un jour viendra où il ne vous restera de votre fortune que cela même que vous aurez donné pour le service de Dieu. Vous exercez par votre position sociale ou par vos facultés intellectuelles une certaine influence autour de vous : c'est un talent qui vous est confié par le Seigneur, faites-le valoir fidèlement. Employez l'influence dont vous disposez à propager le règne de Dieu, à répandre les principes de la vérité, de la sainteté, de la charité; travaillez autant qu'il dépend de vous à l'amélioration morale de vos semblables en même temps qu'à leur bien-être

temporel. Si humble que puisse être votre position dans le monde, vous avez un cœur à donner à Dieu, vous avez des forces à employer pour son service et pour le bien de vos frères : c'est un talent qui vous est confié par le Seigneur, faites-le valoir fidèlement. Soyez vous-mêmes une prédication vivante de l'évangile dont vous faites profession ; que votre vie offre un constant modèle de charité, de pureté, d'humilité, de renoncement, et que les hommes en la voyant soient amenés à glorifier Dieu à votre sujet.

C'est ainsi que vous pouvez tous, mes bien-aimés frères, travailler pour le Seigneur et faire valoir à son profit les dons que vous avez reçus de lui. Ce n'est pas que Dieu ait réellement quelque chose à gagner à notre fidélité, ni que nous puissions par là augmenter la félicité ineffable qui est son partage : en réalité c'est à notre propre bonheur que nous travaillons quand nous travaillons pour le Seigneur. Mais tel est son amour pour nous qu'il est heureux de notre bonheur, et qu'il considère notre fidélité comme sa richesse, parce qu'elle assure notre salut. Pensée touchante, et bien faite pour nous animer dans notre travail, de savoir que par ce travail nous enrichissons Dieu lui-même !

« Mais celui qui n'avait reçu qu'un talent alla creuser dans la terre et y cacha l'argent de son maître. »

Il ne faudrait pas conclure des détails de cette

parabole que ceux qui ont le plus reçu du Seigneur sont en général les plus fidèles : c'est bien plutôt le contraire, et l'Écriture elle-même nous enseigne que ce ne sont pas ordinairement les sages ni les intelligents, les riches ni les puissants de ce monde qui sont le mieux disposés pour le royaume des cieux. Mais le sauveur a voulu nous apprendre ici que nous aurons à rendre compte des dons les plus petits et des positions les plus humbles, aussi bien que des facultés les plus distinguées et des privilèges les plus éminents; nul ne pourra s'excuser sur le peu d'importance du don qui lui avait été confié, s'il n'a pas fait un bon usage de ce don tout faible qu'il fût. Ce serviteur qui enfouit l'argent de son maître, c'est l'homme qui ne fait pas valoir les dons du Seigneur, qui n'en fait pas un usage utile à ses semblables et conforme à la volonté de Dieu. C'est le chrétien de nom qui, tout en observant les pratiques du culte, ne s'applique pas les enseignements de l'évangile, dont le cœur n'a pas été changé par le Saint-Esprit, et qui ne vit que pour le monde. C'est le riche qui n'emploie sa fortune que pour ses jouissances personnelles, et qui oublie qu'il n'est qu'un économe des biens de Dieu. C'est le pasteur qui n'a pas à cœur le salut des âmes, qui ne cherche dans la prédication de l'évangile que sa propre gloire, et dans la profession du ministère qu'un moyen de gagner son pain. Que d'hommes, hélas! dans toutes les classes de la

société, qui, serviteurs inutiles, enfouissent leur talent dans la terre et cachent l'argent de leur maître!

« Longtemps après le maître de ces serviteurs revint, et entra en compte avec eux. »

Longtemps après! et pourtant le Seigneur dans l'Apocalypse nous dit : « voici je viens bientôt, et ma récompense est avec moi pour rendre à chacun selon son œuvre. » Et ailleurs, dans l'épître aux Hébreux : « encore un peu de temps, et celui qui doit venir viendra, et il ne tardera point. » Comment expliquer cette apparente contradiction? comment concilier le *longtemps après* de saint Matthieu avec le *bientôt* de saint Jean, avec le *peu de temps* de saint Paul? Un autre apôtre s'est chargé de répondre à cette difficulté : « vous n'ignorez pas, » nous dit saint Pierre, « que devant le Seigneur un jour est comme mille ans, et mille ans comme un jour. » Pour celui qui est d'éternité en éternité, il n'y a point de peu de temps ni de longtemps; ce qui est *longtemps après* pour l'homme est *bientôt* pour le Seigneur; et nous-mêmes, quand le temps ne sera plus, quand les périodes sans mesure de l'éternité se déploieront devant nos yeux, alors, si nous jetons un regard en arrière, les siècles écoulés nous paraîtront comme un instant, et nous comprendrons que le Seigneur est venu bientôt, quelque longue qu'ait pu être notre attente. Quoi qu'il en soit, que ce soit un peu plus tôt ou un peu plus tard, dans un an ou dans vingt mille ans,

le Seigneur viendra, il viendra aussi certainement que le soleil nous éclaire en ce moment, et que nous sommes réunis aujourd'hui dans ce temple; il viendra pour faire rendre compte à ses serviteurs et pour juger ses ennemis. En voyant qu'il tarde à venir, les moqueurs annoncés par la parole de Dieu peuvent dire : « où est la promesse de son avènement?... » mais leur incrédulité n'anéantira pas ce jour terrible du Seigneur qui doit venir, nous dit l'Écriture, « comme un larron dans la nuit. » « Heureux le serviteur fidèle que le maître trouvera veillant quand il arrivera ! »

« Alors celui qui avait reçu cinq talents vint et présenta cinq autres talents en disant : maître, tu m'as remis cinq talents; en voici cinq autres que j'ai gagnés de plus. »

L'humilité chrétienne n'est pas incompatible avec la conscience de notre fidélité. Tout en nous humiliant devant le Seigneur dans le sentiment de tout ce qui nous manque encore, il faut pourtant que nous ayons le témoignage intérieur que nous lui sommes fidèles, que notre cœur lui appartient, que notre désir sincère est de faire sa volonté, et que notre vie se dépense à son service. C'est cette noble confiance qui dictait à saint Paul ces belles paroles : « j'ai combattu le bon combat, j'ai achevé ma course, j'ai gardé la foi; désormais la couronne de justice m'est réservée, et le Seigneur, le juste juge, me la donnera en

ce jour-là, ainsi qu'à tous ceux qui ont aimé son avènement. » A l'exemple du grand apôtre il faudra qu'au dernier jour, en jetant un regard sur notre vie passée, nous puissions reconnaître qu'à tout prendre, en dépit de toutes nos chutes et de toutes nos misères, cette vie était pourtant consacrée au service de Dieu, et que nous avons employé fidèlement les dons qu'il nous avait confiés. C'est là ce qu'expriment ces paroles nobles et simples du serviteur, qui reconnaît que l'argent de son maître s'est doublé entre ses mains.

« Son maître lui dit : cela va bien, bon et fidèle serviteur ; tu as été fidèle en peu de chose, je l'établirai sur beaucoup : entre dans la joie de ton Seigneur. »

Quelle douceur ineffable dans ces paroles, et quelle joie pour le serviteur fidèle qui les entendra au dernier jour ! Quelle joie, au sortir de toutes les épreuves, de toutes les souffrances, de toutes les fatigues, de tous les deuils de cette vie, de s'entendre adresser par le Seigneur de telles paroles ! Qu'il sera facile alors d'oublier toutes ces épreuves, qui nous paraissent aujourd'hui si amères et si cruelles ! O pour entendre de telles paroles sortir de la bouche du Seigneur au dernier jour, qui ne consentirait à souffrir davantage encore, et qui ne dirait avec l'apôtre : « nous nous glorifions même dans les afflictions : car notre légère affliction, qui ne dure qu'un mo-

ment, produit en nous le poids éternel d'une gloire infiniment excellente! » Pour entendre de telles paroles sortir de la bouche du Seigneur au dernier jour, qui ne se dévouerait volontiers au service de Jésus-Christ, et qui ne dirait encore avec l'apôtre : « je ne me mets en peine de rien, et ma vie ne m'est point précieuse, pourvu qu'avec joie j'achève ma course, et la tâche que j'ai reçue du Seigneur Jésus! » Oui Seigneur, auprès de cet immense privilège tout le reste n'est rien à nos yeux! nous voulons la seule chose nécessaire, nous choisissons avec Marie la bonne part; nous renonçons à tout le reste, pourvu qu'en ce jour-là nous recevions de ta bouche divine ce glorieux et doux témoignage : « cela va bien, bon et fidèle serviteur! »

« Tu as été fidèle en peu de chose, je t'établirai sur beaucoup. » Peu de chose, beaucoup : contraste simple et magnifique entre le travail et la récompense, entre notre œuvre et le don du Seigneur. Tout ce que nous faisons pour lui n'est jamais que peu de chose, et nous paraîtra surtout peu de chose au grand jour des rétributions. Alors nous ne penserons pas avoir pu jamais faire trop pour le service du Seigneur; alors il ne sera plus question, comme aujourd'hui, d'exagération en fait d'amour de Dieu et de dévouement chrétien. Ceux que le monde aujourd'hui appelle exagérés se trouveront alors avoir été seulement raisonnables, et n'avoir fait même que peu

de chose pour le service de Dieu ; et ceux qu'aujourd'hui le monde appelle raisonnables se trouveront des insensés, qui auront négligé leurs premiers devoirs et leurs intérêts les plus précieux. Mais si les serviteurs de Dieu même les plus fidèles ne font jamais pour lui que bien peu de chose, le Seigneur au dernier jour veut faire beaucoup pour eux : ce qu'il leur prépare, ce n'est rien de moins que sa propre joie, la félicité ineffable qui est son partage à lui-même : « entre, serviteur fidèle, dans la joie de ton Seigneur. » « Mon père, » disait Jésus dans sa prière sacerdotale, « mon désir est, touchant ceux que tu m'as donnés, que là où je suis ils y soient aussi avec moi. » « Celui qui vaincra, » dit-il ailleurs, « je le ferai asseoir avec moi sur mon trône, ainsi que j'ai vaincu, et je suis assis avec mon père sur son trône. » « O que bienheureux sont ceux qui sont appelés au festin des noces de l'agneau ! l'agneau qui est au milieu du trône les paîtra et les conduira aux sources d'eau vive ; et Dieu essuiera toute larme de leurs yeux ; et la mort ne sera plus, et il n'y aura plus ni deuil, ni cri, ni travail ; car les premières choses sont passées. »

Cette félicité ineffable, que Dieu tient en réserve pour ses serviteurs, ne sera point un bonheur oisif ni stérile : ce sera une félicité active, et encore un service du Seigneur. Remarquez en effet cette expression de la parabole : « je t'établirai sur beaucoup, c'est-à-

dire je te confierai un autre service , plus important que celui dont tu t'es acquitté déjà. Le serviteur devait donc continuer à soigner les intérêts de son maître ; il devait encore le servir d'une manière active, bien que ses occupations fussent plus relevées, et qu'il fût appelé désormais à partager la gloire et la joie de son seigneur. Nous sommes créés pour l'activité, et un bonheur purement contemplatif ne répondrait pas au besoin de nos cœurs. Dieu « agit continuellement, » et il en sera de même dans le ciel des hommes, qui sont faits à l'image de Dieu. Les régions célestes sont le théâtre d'une sainte et continuelle activité. Il en sera des élus comme des anges, que l'Écriture nous montre employés constamment au service du Seigneur et à l'exécution de ses desseins.

« Celui qui avait reçu deux talents vint et dit : maître, tu m'as remis deux talents ; en voici deux autres que j'ai gagnés de plus. Son maître lui dit : cela va bien, bon et fidèle serviteur ; tu as été fidèle en peu de chose, je t'établirai sur beaucoup : entre dans la joie de ton Seigneur. »

Ce sont les mêmes paroles qui sont adressées aux deux serviteurs, c'est la même récompense qui leur est accordée, parce qu'ils avaient été également fidèles. Il n'y a point de distinctions aristocratiques dans le royaume des cieux ; tous sont appelés à la même félicité ; celui qui a reçu le moins dans cette vie peut prétendre à la même récompense que celui qui a

reçu le plus ; il peut même prétendre à une place plus élevée, s'il fait valoir plus fidèlement les moindres dons qui lui ont été confiés. « Chacun, » dit saint Paul, « moissonnera ce qu'il aura semé : celui qui sème peu moissonnera peu, et celui qui sème abondamment moissonnera aussi abondamment. » La même doctrine nous est enseignée par une parabole qui ressemble à celle de notre texte, et qui lui sert comme de complément : nous la lisons au dix-neuvième chapitre de saint Luc. Dans saint Matthieu les sommes confiées aux serviteurs diffèrent, mais la récompense est la même, parce que les serviteurs sont également fidèles ; dans saint Luc la somme confiée est la même, mais les récompenses diffèrent, parce qu'elles sont proportionnées au degré de fidélité des serviteurs. A celui qui avec un marc d'argent avait gagné dix autres marcs, le maître dit : « cela va bien, bon serviteur ; parce que tu as été fidèle en peu de chose, sois établi sur dix villes. » A celui qui avec un marc en avait gagné cinq autres le maître dit : « et toi, sois établi sur cinq villes. » C'est ainsi que la justice la plus rigoureuse, l'équité la plus exacte régneront dans l'économie à venir. Là cessera pour toujours ce désordre passager qui afflige nos regards dans la vie présente, et chacun sera classé uniquement d'après sa valeur morale. Là riches et pauvres, petits et grands, intelligences vulgaires et hommes de génie, tous paraîtront devant Dieu sur le pied de la plus

stricte égalité ; tous seront jugés sur une même règle, l'amour du Seigneur et la fidélité dans son service.

« Celui qui n'avait reçu qu'un talent vint aussi et dit : maître, je savais que tu es un homme dur, moissonnant où tu n'as point semé, et amassant où tu n'as point répandu ; et ayant peur, je suis allé cacher ton talent dans la terre ; voici, tu as ce qui est à toi. »

Ce langage est celui d'un homme qui a recours au mensonge pour colorer sa paresse. Le serviteur coupable savait bien que le portrait qu'il trace de son maître est une calomnie : mais il veut à tout prix se justifier, et il ne peut le faire que par un mensonge. C'est ainsi que les pécheurs de tous les temps s'efforcent d'excuser leur conduite par de vains prétextes, auxquels ils ne croient pas eux-mêmes. Ils incriminent tantôt le caractère de Dieu dans l'Écriture, tantôt la nature de la doctrine évangélique, tantôt les exigences de la morale chrétienne ; mais le vrai motif qui les éloigne de l'évangile, c'est la méchanceté de leur cœur.

« Son maître lui répondit : méchant et paresseux serviteur, tu savais que je moissonne où je n'ai point semé et que j'amasse où je n'ai point répandu ? il te fallait donc donner mon argent aux banquiers, et à mon retour j'aurais retiré mon bien avec l'intérêt. »

Le maître aurait pu facilement condamner d'une

autre manière le serviteur coupable; il aurait pu le convaincre de mensonge ; mais il préfère le juger sur ses propres paroles , pour lui mieux ôter toute apparence d'excuse. C'est en raisonnant sur la déclaration même par laquelle ce malheureux prétend se justifier, que son maître lui démontre qu'il est sans excuse, puisqu'il a agi contrairement à ses propres principes. Ce trait de la parabole représente une vérité importante : c'est qu'au dernier jour les réprouvés auront la bouche fermée, et seront obligés de confesser que leur condamnation est juste. Ils reconnaîtront qu'ils se sont attiré volontairement leur malheureux sort, et que leur salut dépendait d'eux ; ils verront, comme le mauvais riche dans l'enfer, qu'ils ont agi en insensés, et que c'est pour avoir manqué à leurs propres principes qu'ils sont condamnés. Ils faisaient profession de chercher avant tout leur satisfaction personnelle, et ils ont appelé volontairement sur leur tête une éternelle misère. Cette conviction intime des réprouvés, en même temps qu'elle justifiera Dieu, augmentera l'horreur de leur sort. Ils n'auront pas la triste consolation de se sentir victimes d'une fatalité inexorable, et leur conscience témoignera qu'il dépendait d'eux seuls d'être heureux.

« Otez-lui donc le talent, et le donnez à celui qui a les dix talents. Car à tout homme qui a il sera donné, et il aura encore davantage ; mais à celui qui n'a pas, cela même qu'il a lui sera ôté. »

« A tout homme qui a il sera donné, et il aura encore davantage. » Telle est la loi qui préside à la dispensation des biens spirituels. A ceux qui font un usage fidèle des dons qu'ils ont reçus, le Seigneur augmente indéfiniment entre leurs mains le trésor de ses dons; il leur donne « grâce sur grâce; » chaque bénédiction de Dieu fidèlement employée devient le motif et le moyen d'une bénédiction nouvelle: de même qu'entre les mains d'un homme riche s'accroît indéfiniment une fortune qu'il fait habilement valoir.

« Mais à celui qui n'a pas, cela même qu'il a lui sera ôté. » La contradiction apparente que présentent ces paroles est expliquée par les détails qui précèdent. A celui qui n'aura pas mis à profit les moyens de grâce qui lui ont été confiés par le Seigneur, ces moyens de grâce eux-mêmes seront ôtés au dernier jour. La faculté de la repentance, de la conversion, de la sanctification, du dévouement au service de Dieu, cette faculté sera ôtée pour toujours à ceux qui n'en auront pas fait usage dans la vie présente. « C'est à présent le temps favorable, c'est aujourd'hui le jour du salut: » plus tard il sera trop tard. Ce talent ôté au serviteur inutile, c'est la porte fermée sur les vierges sages, et à laquelle les vierges folles viennent inutilement frapper; c'est le « grand abîme » qui sépare Lazare et le mauvais riche, et que nul ne peut franchir pour aller ni d'un côté ni de l'autre; c'est

« le ver qui ne meurt point, le feu qui ne s'éteint point ; » c'est « la fumée de ce tourment qui doit monter au siècle des siècles ; » c'est le caractère immuable des choses qui appartiennent à l'économie à venir. En vain nous voudrions, cédant au penchant de notre cœur, laisser après la mort un espoir à la repentance ; en vain nous voudrions oublier, mettre à l'écart la doctrine de l'éternité des peines : la parole de Dieu a pris soin de renverser à l'avance cet espoir funeste et mensonger ; et cette doctrine terrible revient sans cesse dans l'évangile de grâce, pour donner plus de force à ces appels du Saint-Esprit : « cherchez l'Éternel pendant qu'il se trouve, invoquez-le tandis qu'il est près ! aujourd'hui, si vous entendez la voix de Dieu, n'endurcissez pas votre cœur ! »

« Jetez le serviteur inutile dans les ténèbres de dehors ; là seront les pleurs et les grincements de dents. »

Cette expression, « les ténèbres de dehors, » est empruntée à l'image d'une salle de festin richement éclairée, en dehors de laquelle sont les ténèbres. Être jeté dans les ténèbres de dehors, c'est être chassé de la maison du père de famille. J'ose à peine arrêter votre attention sur le trait douloureux et terrible qui peint l'état de ce malheureux abandonné aux ténèbres : « là seront les pleurs et les grincements de dents. » Quand nous rencontrons dans l'Écriture, dans les paroles de Jésus de telles images, volontiers

nous en détournerions nos regards et notre pensée ; nous voudrions peut-être, oui nous voudrions secrètement pouvoir les effacer du livre de Dieu et des enseignements de Jésus. Tenons-nous en garde, mes frères, contre cette disposition de nos cœurs. Ces paroles qui nous émeuvent si douloureusement, qu'il nous est si difficile d'accepter sans réserve, elles sont bonnes, elles sont vraies, elles s'accompliront infailliblement puisque Jésus les a prononcées. Elles nous rappellent, ce que nous oublions trop facilement, que Dieu est juste autant qu'il est bon, que les droits de sa justice ne sont pas moins inviolables que ceux de sa bonté ; et qu'envers ceux qui auront méprisé la bonté dans cette vie, il faudra bien que la justice ait son cours dans la vie à venir. « C'est une chose terrible, » dit un apôtre, « que de tomber entre les mains du Dieu vivant. C'est pourquoi, saisissant le royaume qui ne peut point être ébranlé, retenons la grâce par laquelle nous puissions servir Dieu d'une manière qui lui soit agréable, avec respect et avec crainte ; car notre Dieu » — le Dieu de l'évangile, le Dieu de la grâce, le Dieu qui est amour — « notre Dieu est aussi un feu consumant ! »

Mais j'ai surtout à cœur, en terminant, de vous rendre attentifs au caractère par lequel le Seigneur désigne le serviteur coupable qui devient la proie de sa justice : « jetez le serviteur *inutile* dans les ténèbres de dehors. » Cet homme qui est condamné si

sévèrement n'était pas à proprement parler un serviteur infidèle ; il n'était qu'un serviteur inutile. Il n'avait pas dissipé le bien de son maître, il ne se l'était pas approprié ; il s'était contenté de l'enfouir et de ne pas le faire valoir. Exemple effrayant, mais salutaire. Que d'hommes qui, lorsqu'on leur reproche leur manque de zèle, de charité ou de sainteté, lorsqu'on les presse de se convertir, de secouer le sommeil du péché et de la mort pour se consacrer au service de Dieu, se tranquillisent et croient répondre à tout par ce seul mot : je n'ai fait de mal à personne ! Cette apologie toute négative de votre conduite suffit pour vous condamner devant Dieu. Il n'avait fait de mal à personne ce serviteur inutile qui avait enfoui l'argent de son maître ; et pourtant il fut condamné. Vous n'avez pas fait de mal ? dites-vous : cette assertion pourrait être contestée, et peut-être, en l'examinant de près, pourrais-je vous démontrer facilement que vous n'avez pas le droit de parler ainsi : mais je n'en ai pas besoin. Je veux admettre que vous n'avez pas fait de mal : cela ne suffit pas devant Dieu. Dieu exige davantage de ses serviteurs, il veut que vous fassiez du bien et beaucoup de bien ; il veut que votre vie soit activement employée pour le bien de vos frères et pour sa propre gloire. Il ne vous a pas créés pour vous livrer à une molle et stérile inaction, pour vous renfermer égoïstement dans vos intérêts personnels ; il veut que vous sortiez de vous-mêmes, que votre

existence soit utile et féconde pour le bien de l'humanité. Mettez donc à profit, mes bien-aimés frères, toutes les occasions qui s'offrent à vous pour faire du bien, de quelque nature qu'il puisse être. N'oubliez pas que c'est à présent le jour du travail, que ce jour va bientôt finir, et que « la nuit vient dans laquelle personne ne peut plus travailler. » Travaillez donc pendant qu'il est jour, fidèlement, activement, chacun dans la position où Dieu vous a placés; travaillez à accomplir cette tâche à la fois simple et sublime : faire du bien : rien de plus, rien de moins. Soyez l'appui des orphelins, le bienfaiteur des pauvres, le consolateur des affligés. En vous occupant des besoins temporels de vos frères, n'oubliez pas leurs âmes immortelles; soyez chacun dans votre sphère un prédicateur de l'évangile du salut auprès de ceux qui ne le connaissent pas encore, ou qui ne l'ont pas reçu dans leur cœur. Que toutes les œuvres bonnes ou chrétiennes vous comptent au nombre de leurs amis et de leurs soutiens. « Tout ce que tu as le moyen de faire, fais-le selon ton pouvoir, » dit l'Écriture : « car dans le sépulcre, où tu vas, il n'y a plus ni occupation, ni discours, ni sagesse. » Peut-être, après une telle vie, vous serez quelque peu fatigué au jour de la mort : mais le repos de la tombe vous sera doux, en attendant le grand réveil; et sur la pierre qui la recouvre on inscrira pour épitaphe le témoignage que les disciples de Jérusalem donnèrent à Barnabas et à Paul :

« ce sont des hommes qui ont abandonné leur vie
pour le service de notre Seigneur Jésus-Christ! »
Amen.

Mai 1849.

